

# PARTIE THEORIQUE

## II. SECTION: LA POÉSIE.

### VI. Leçon. — La Versification.

#### I. — STRUCTURE DU VERS.

#### §. VI. — L'HARMONIE DU VERS.

1. L'harmonie du vers comprend deux éléments bien distincts:

a) Le *néгатif*: l'absence de tout ce qui peut blesser et choquer l'oreille — plus spécialement l'*hiatus* et la *fausse rime*.

b) Le *positif*: la combinaison rationnelle des effets sonores, c'est-à-dire leur adaptation à la pensée que le poète veut exprimer.

#### I. — L'Hiatus.

1. Ce mot latin signifie "large ouverture de la bouche". Il désigne une solution de continuité dans le son.

Que l'on prononce cette phrase: — "Il *alla* à Paris". Le choc des deux voyelles, dont l'une est tonique (*alla*), et l'autre sonore (*à*) semble forcer la bouche à s'ouvrir davantage, et la voix à s'élever, comme pour vaincre l'obstacle formé par cette rencontre.

Voilà qui montre, d'une façon sensible, que l'hiatus trouble le cours naturel du langage et en interrompt, pour un instant, le développement harmonieux. C'est le précepte du vieux Boileau:

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,  
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

(A. p. I. 107).

On devine aisément que l'*hiatus* est le contraire de l'*éllision*, laquelle a pour effet d'empêcher le premier.

L'hiatus a lieu:

1. Quand une *diphongue* ou une *voyelle* — autre que l'*e* muet — est placée à la fin d'un mot, et que le mot suivant commence par une voyelle ou par une *h* muette.

Ex. *D'où es-tu? où vas-tu? D'où viens-tu à cette heure?*

Il est vrai qu'aujourd'hui, en vertu même de l'usage et du langage courant, auquel l'oreille se plie si facilement, cette règle paraît exagérée et inacceptable.

Aussi M. E. Rostand a eu raison, selon nous, d'écrire dans *Cyrano* :

1. Au lieu de boire goutte à goutte dans un mignon  
*Dé à condre, d'or fin.*
2. *Et tu es.*—Beau comme lui ?
3. Comment t'y es-tu pris ?

2. Quand la conjonction *et* rencontre une voyelle ou une *h* muette.

Ex. *et en cent nœuds retords*  
Accourcis, *et allonge, et allonge ton corps.*

Ces règles souffrent un grand nombre d'exceptions : — comme “ *la boue aux pieds, la haine au cœur* ; — *Oui, oui!* — *Oh, oh!* — “ *qui a bu, boira* (La Font.)

Les feuilles des forêts tomberont *une à une.* (MUSSET).

“ *barbon au dernier* ; — *le chemin est glissant.* . . . ”

La poésie admet aussi les hiatus intérieurs, surtout dans les locutions toutes faites : “ *peu à peu, çà et là, sang et eau,* etc.

Ce qu'il faut retenir est ceci : l'hiatus est plus ou moins choquant, selon que le temps d'arrêt, placé entre les deux mots qui se suivent, est bref ou prolongé ; il importe de consulter l'oreille, le rôle de la voix et de satisfaire aux exigences de l'esprit, en tenant compte de l'orthographe.

## II. — La fausse rime.

3. L'harmonie du vers ne saurait se concilier avec l'emploi de la *fausse rime*. Celle-ci est une consonance qui se présente :

a) Au milieu et à la fin d'un même vers.

Ex.—*Je te dois découvrir un plus durable empire.*

b) Au premier et au dernier mot du vers.

Ex.—*Nourrir* comme un flambeau quelque cher souvenir.

c) Dans deux mots d'un même hémistiche.

Ex.—*Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.*  
*Du destin des Lutins proclamer les oracles.*

d) Au premier hémistiche de deux vers qui se suivent.

Ex. :—*J'ai un père, Seigneur, illustre et généreux,*  
*Digne, par sa valeur, du sort le plus heureux,*

Il est évident que l'intérêt du poète lui conseille de reconnaître l'autorité de ces règles ; mais en y adhérant, il n'abdique pas son libre arbitre. Il convient aussi à la critique, qui se plaît au détail et s'y engage à fond, de résister à ses propres entraînements.

Acceptons les principes de la raison et du goût qui ne changent pas ; observons la règle en vue de l'harmonie ; mais permettons les exceptions, sans la complication d'un rigorisme outré et d'une sorte d'inquisition inflexible.

## III. — L'accent du vers.

4. Si les deux numéros qui précèdent entravent l'harmonie, il s'agit de la garantir par des préceptes sûrs.

La règle générale qui détermine la place de l'accent est extrêmement simple :

“ Tout mot, ou tout groupe de mots qui exprime une idée simple et distincte, porte l'accent sur la dernière syllabe sonore. — La syllabe muette n'a jamais d'accent. ”

Prenons un exemple. Dans ce vers de Racine :

Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel.

l'on compte cinq accents.

*Oui*, qui signifie : “ J'y suis résolu, prêt à en subir les risques. ”

*Je viens*, indique l'action ;

Dans son *temple*, dénote le lieu ; *adorer* : le but ;

*l'Eternel* : l'objet.

Ces cinq mots—ou groupes de mots.—expriment seuls et chacun une idée complète : quatre ont l'accent sur la dernière syllabe ; *temple* a l'accent sur la pénultième sonore.

L'accent joue dans le vers un rôle capital : sa distribution y constitue le rythme. Il existe chez les meilleurs poètes, comme dans les vers suivants :

Quand l'hiver a glacé nos guérêts,  
Le printemps vient reprendre sa place  
Et redonne à nos champs leurs attraits ;  
Mais hélas ! lorsque l'âge nous glace  
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

MOLIÈRE.

Citons encore ces vers de Lamartine, où l'accent est régulier et amène l'harmonie :

J'ai vécu, j'ai passé ce désert de la vie,  
Où toujours sous mes pas chaque fleur s'est flétrie ;  
Où toujours l'espérance abusant la raison  
Me montrait le bonheur dans un vague horizon.

Mais, en règle très générale, le rythme français a une allure beaucoup plus libre : les mètres les plus divers s'entrelacent et se combinent avec une variété infinie. On peut emprunter un exemple à Racine (*Athalie* III. 8.)

D'un cœur qui t'aime  
Mon Dieu, qui peut troubler la paix ?  
Il cherche en tout ta volonté suprême,  
Et ne se cherche jamais.  
Sur la terre, dans le ciel même,  
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix  
D'un cœur qui t'aime ?

Le secret des vrais poètes est donc de faire régner toujours l'accord le plus parfait entre le mouvement rythmique et la marche des idées ou des sentiments exprimés par les mots

#### IV. — La coupe du vers.

5. L'harmonie résulte encore de la **coupe du vers** ou **césure**. On comprend, en effet, que la césure devant tomber *toujours* sur une syllabe accentuée et forte, plaise à l'ouïe et amène, à périodes fixes, une mélodie régulière, comme le retour des temps forts en musique.

Ex : Je puis l'aimer, sans être esclave de mon père...  
Et Mardochee est-il aussi de ce festin ?...  
Roi sans gloire, j'irais vieillir dans ma famille...  
Si je te hais, est-il coupable de ma haine ?

Tous ces vers, qui sont de Racine, montrent que l'alexandrin admet un accent secondaire et une césure mobile, posée ailleurs qu'à l'hémistiche.

Le précepte de Boileau :

Que toujours dans vos vers, le sens, coupant les mots,  
Suspende l'hémistiche, en marque le repos,

est inadmissible, même de son temps : ce serait amener une ennuyeuse monotonie. Toute règle absolue est inacceptable, au moins en général.

Nous avons parlé de l'**enjambement** : il aide aussi au rythme, à l'idée et à son mouvement.

Ex : Il disait, en mangeant sa soupe : "Il faut qu'ou soit  
Maudit pour être en mer par ce vent noroit."

F. COPPÉE. *L'Epave.*

M. Faguet a écrit (*Etudes litt. au XIX siècle* p. 241). — " Une coupe destinée à produire un effet particulier n'a cette puissance qu'à la condition qu'elle soit *exceptionnelle* ; et elle ne paraîtra telle que si le poète, au cours de son œuvre, commence par bien remettre la coupe traditionnelle dans l'oreille du lecteur. "

---

#### II. — GENRES SECONDAIRES (suite)

1. Nous avons dit précédemment que, si le poète s'applique à traiter une vérité spéculative, dans le dessein d'*instruire*, il choisit ou un ensemble de vérités — ou une vérité prise séparément : dans ce dernier cas, c'est l'épître et la satire.

##### I. — L'Épître.

2. Si le poète veut instruire, il s'y prend *directement* ou *indirectement*.

I. DÉFINITION. — L'épître n'est autre chose qu'une lettre écrite en vers, c'est-à-dire une conversation, un discours, une dissertation écrite en style poétique.

II. LE FOND: quoique très varié, est d'ordinaire un point doctrinal: tantôt, c'est une vérité particulière que l'on établit et que l'on développe; tantôt, ce sont de simples réflexions sur la morale, la philosophie, la littérature — et parfois sur un fait, sur une action d'éclat.

III. LA FORME: elle est intérieure ou extérieure.

a) Intérieure: on conçoit que le *plan* de l'épître doit être moins rigoureusement soigné que dans le poème didactique, puisqu'il ne s'agit ici que d'une suite de réflexions; néanmoins, il doit y en avoir un, surtout dans l'épître philosophique.

Il faudra de l'ordre et de l'enchaînement dans les différentes parties, une logique serrée dans les détails, une méthode simple et lucide dans la manière de développer.

b) Extérieure: en général, le *style* de l'épître sera naturel, simple, aisé, coulant, et comme l'objet de ce genre de composition est très varié, le style lui-même devra l'être également, descendant quelquefois jusqu'au familier, et d'autres fois s'élevant au langage tempéré ou élégant, selon la nature du sujet que l'on traite.

IV. DIVISION. On distingue surtout deux sortes d'épîtres: l'une, dont l'objet est *grave*; l'autre, dont l'objet est *léger*.

A. — L'Épître philosophique traite de la religion, des sciences, des arts, des grandes passions. Elle doit se distinguer par la solidité des pensées, par la lucidité et la profondeur de ses raisonnements, par une forte liaison entre les preuves, par la logique de ses développements et par le brillant coloris du style.

Elle admet des peintures vives, des descriptions brillantes, pleines de feu, des sentiments énergiques, des mouvements véhéments et passionnés.

B. — L'Épître familière traite de tout. Elle loue, elle blâme, elle raconte, elle enseigne, elle badine, elle présente même quelquefois des réflexions fines et judicieuses sur certains auteurs, sur certains faits, mais toujours de manière à amener quelque leçon.

Des pensées piquantes, des sentiments délicats, des raisonnements simples mais spirituels, une remarquable clarté, une élégante bonhomie, une plaisanterie aimable, un badinage léger, de la vivacité et de l'enjouement naturels: telles sont les principales qualités qui font le bel agrément et le grand mérite de ce genre d'épître.

## V. — HISTOIRE LITTÉRAIRE.

I. Chez les Latins. — HORACE, dont les épîtres sont les meilleures. Elles instruisent tous les états, hâtent l'expérience de tous les âges, apprennent des règles de conduite pour la vertu et des préceptes de goût pour les lettres, tout en nous amusant parfois et en provoquant le rire.

Le style en est quelquefois énergique, le plus souvent doux, agréable, gracieux: il est plus soigné que celui des satires du même auteur.

## II. Chez les Français.

1. BOILEAU (12 *épitres*), tour à tour moraliste et littérateur, causeur et courtisan, se montre homme de talent et de goût. C'est la raison qui parle, dans une versification sûre, où le vers, sans coloris, a cependant du mouvement, de la souplesse et du charme.

2. J. B. ROUSSEAU (1671-1741). Ses épitres ont quelque mérite: toutefois elles sont bien inférieures à ses œuvres lyriques.

3. VOLTAIRE (1694-1778). Parsemées de tirades charmantes et de vers naturels et brillants, ses épitres tournent à la satire peu délicate et peu intéressante. L'auteur n'a point de plan et marche au hasard, sans s'embarasser de relier les pensées: de sentiments, point!

4. GRESSET (1709-1779): BONARD (1744-1784): DUCIS (1733-1816): de FONTANES (1754-1821) ont écrit des épitres de valeur secondaire, et en petit nombre.

## III. Chez les Anglais.

POPE est le seul qui se soit distingué: ses épitres morales sont remarquables par la rapidité et la concision du style, par la profondeur des pensées, par la force et la logique des raisonnements.



II. Si le poète veut instruire, *indirectement*, en critiquant ce qui est mal pour le faire éviter, et, par là, porter au bien, il a recours à deux sortes de procédés:

a) Il critique les **ouvrages littéraires** ou les **hommes**.

b) Dans le premier cas, c'est la *Parodie* et la *Travestissement*: — dans le second, c'est la *Satire*.

### I. — La Parodie.

1. DÉFINITION. — La parodie est un poème où l'on attaque un ouvrage en changeant le fond, les idées, de manière à le rendre comique et risible.

2. MODE. — La forme — ou le style — reste la même, sérieuse ou badine, grave ou légère, en vers ou en prose.

C'est le contraste entre les idées et le style, entre les personnages et ce qu'ils disent ou ce qu'ils font, entre la parodie et l'ouvrage lui-même, qui plaît, amuse, instruit, qui fait ressortir souvent les défauts de la forme littéraire.

EX. — JEAN-ÉTIENNE DESPRÉAU (1748-1820) a écrit sur l'*Art de la danse* une parodie de l'*Art poétique* de Boileau. En voici le début:

C'est en vain qu'au théâtre, un novice danseur  
Des charmes de son art croit être possesseur:  
S'il n'a reçu du ciel grâce, adresse, élégance,  
Si son astre en naissant ne l'a fait pour la danse,  
Dans sa lourde structure il est toujours captif;  
Ses bras sont maladroits, et son jarret rétif.

Et les *quatre chants* du poème — qui n'est pas sans mérite ni verve — se poursuivent ainsi débordant de hardiesse et d'ingéniosité.

## II. — Le Travestissement.

1. DÉFINITION. — Le travestissement est un poème où l'on attaque un ouvrage en changeant la forme, le style, de manière à rendre cette œuvre plaisante et burlesque.

2. MODE. — Le fond — les idées — reste le même; la forme subit des changements; d'où le contraste qui fait mieux saisir les défauts d'un personnage et fait rire aux dépens de l'auteur.

Le travestissement, comme la parodie, pour devenir des compositions sérieuses et littéraires, réclame beaucoup de tact, de finesse, d'esprit. Ridiculiser ce qui est bien est indigne d'un auteur: c'est s'attirer le blâme et s'exposer soi-même à être critiqué avec justice.

Ex. — M. l'abbé LAHARGOU, directeur de l'*Alliance des maisons d'éducation chrétienne*, a écrit dans le numéro de février 1904 de "l'Enseignement chrétien" un habile et caustique travestissement.

Il commente, en la citant textuellement, la fable du *Loup et l'Agneau*: le fond et la forme sont maintenus; seulement les noms changent. Citons:

Un agneau se désaltérait  
Dans le courant d'une onde pure.

"Cet agneau, vêtu de laine blanche (Dominicains, Chartreux... Religieuses diverses) ou de laine noire (Jésuites, Bénédictins... Religieuses), vous le connaissez bien: c'est le congréganiste, c'est le clergé de France qui, depuis 50 ans, étanchait sa soif de prosélytisme et d'apostolat "dans le courant", accessible à tous, des libertés qu'on dit modernes, et qui sont vieilles comme l'Évangile qu'il prêche, en donnant l'enseignement dans ses écoles et ses collèges.

"C'était bien le droit de l'agneau, n'est-ce pas "de se désaltérer"? Car c'est un droit naturel de boire à sa soif, surtout quand l'eau que l'on boit coule pour tout le monde, et n'est la propriété de personne.... Chacun en use à sa convenance ou suivant ses besoins.

"Timide par nature et d'humeur peu combative, "l'agneau" ne songeait ni à écarter ses rivaux des eaux rafraîchissantes, ni à leur disputer le droit de s'en approcher et de s'en servir. On peut lui faire des reproches, mais non pas celui d'être encombrant, envahissant, agressif: s'il se trouve mêlé à des querelles, c'est en dépit de son caractère et sans les avoir cherchées. Hélas! il ne saurait éviter toutes les fâcheuses rencontres, et il vient un jour où force lui est d'entrer en discussion et d'affronter la lutte! En effet:

Un loup survient, à jeun, qui cherchait aventure,  
Et que la faim en ces lieux attirait.

## II. — La Satire.

1. DÉFINITION. — La satire est un petit poème où l'on attaque directement ce qu'il y a de mal volontaire dans les hommes, soit au point de vue physique, soit au point de vue intellectuel, soit au point de vue moral.

2. LE FOND: est un mal volontaire plus ou moins, comme des manières ridicules, affectées, une tenue négligée... ; — comme l'ignorance des règles de l'art, le défaut de goût ; — comme un travers, une manie, un vice de caractère. Ces sortes de défauts, on les stigmatise pour en corriger ceux qui les ont et pour en préserver les autres.

Pour censurer avec succès les vices, les mœurs, les ridicules de la société, le poète doit lui-même être sans reproches.

3. LA FORME: embrasse un *plan* qui guide le lecteur, amenant l'unité dans le dessein final et les moyens qui y conduisent, enchaînant les parties différentes dans le développement.

Elle appelle aussi un *style* simple, facile, rapide, tour à tour sérieux, animé, énergique, mordant, ou bien léger, badin, piquant. L'ironie et le sarcasme s'allient à l'indignation et à l'enjouement: c'est une série de contrastes incessants.

4. DIVISION — a) La satire est **virulente**, si le poète se déchaîne avec force contre le vice, les abus, la tyrannie, l'injustice.

Tout en épargnant les personnes, le poète attaquera avec fermeté et entrain les vices, les défauts surtout volontaires: au nom de la religion, de la morale, de la société, de la famille, il saura flétrir les sources et les conséquences du mal, sans oublier d'indiquer aussi les remèdes.

b) La satire est **badine**, quand le poète s'attaque aux défauts inoffensifs du caractère ou du goût: il se borne alors à la saillie, au ridicule, sur un mode léger, enjoué, caustique.

On voit qu'il n'est pas si facile de réussir dans ce genre de poésie: il y faut du savoir-faire, de l'esprit, du discernement.

## 5. HISTOIRE. — I. — Chez les Latins.

1. LUCILIUS (150 a. J. C.) est plus connu par les œuvres d'Horace que par les siennes, dont il ne reste que des fragments.

2. HORACE est resté le maître. Ses traits de satire sont pleins de sel et de grâce.

Il exhale en bons mots les vapeurs de sa bile (BOIL. *Sat.* 7.)

3. PERSE (34-62) a laissé six satires littéraires et morales. Il se distingue par l'énergie jusqu'à l'obscurité.

4. JUVENAL (42-123) écrivait sous Domitien. Il flagelle les mœurs romaines— dans 16 satires—avec une verve sanglante; il déchire, il brûle, et comme le dit Boileau :

de sa mordante plume

Il fait couler des flots de fiel et d'amertume.

Naturellement la peinture des mœurs obscènes se déroule à travers son œuvre; mais il a des inspirations charmantes, en faveur de l'enfant, de l'esclave, de l'humanité.



## II.—Chez les Français.

1. BOILEAU a laissé 12 satires sur divers thèmes. Il est toujours décent, serré, précis, clair, soigné ; son style est pur et coulant, sans rien de saillant toutefois.
2. GILBERT (1750-84) célèbre par son talent précoce, par sa haine contre les philosophes de son temps et par ses malheurs.
3. CHÉNIER (M. J. 1764-1811), qui a écrit des épîtres en l'honneur de Voltaire, a composé des satires pleines de sens, d'un vers clair et serré ; il est incrédule comme son époque.
4. L. VEUILLOT (1813-1883) a donné les *Satires* et les *Couleurs*, où règnent la gaieté, la finesse, l'éloquence, la sensibilité, fondues et harmonisées avec un art infini. Il a traité la satire virulente et badine avec un égal bonheur.
5. A. BARBIER, dans les *Iambes* ; E. PAILLERON, dans les *Parasites*, ont manié la satire avec verve, sur un ton d'allure gaie et d'une causticité très désopilante.



# PARTIE PRATIQUE.

No. I.

## NOTIONS FONDAMENTALES.

*pour servir: — à l'étude des auteurs, — à la correction des devoirs, — à l'art de la composition, — et à l'enseignement littéraire.*

### B. — Propriété des termes.

1. L'essentiel, l'indispensable, avons-nous dit, est de munir les élèves — depuis les classes élémentaires jusqu'au dernier jour des cours supérieurs — d'un bagage de mots respectable. C'est la méthode que nous avons donnée pour enrichir leur vocabulaire.

2. Il importe ensuite de leur enseigner à en faire bon usage, d'acquiescer une suffisante connaissance de la *propriété* ou *valeur des termes*.

On peut la définir: — “ Le rapport parfait du mot et de la pensée. ” Regardez une noix: l'amande, une fois l'enveloppe brisée, s'adapte parfaitement à la forme, à la configuration intérieure de la place qu'elle occupe. Il en est ainsi de l'idée sous le revêtement du mot.

Un terme **propre, juste**, rend l'idée toute entière; — un autre terme **peu propre** ne la traduit qu'à moitié; — un terme **impropre** la défigure: c'est ce que l'on rencontre *souvent*, j'allais dire *toujours* dans les copies — et ailleurs.

Nous recevons beaucoup de lettres de nos abonnés. Combien s'obstinent à signer de la formule baroque que voici:

*Je me souscris... etc...*

C'est user d'un terme *impropre*. Nul dictionnaire n'attribue à “ souscrire ” un sens actif et réfléchi, analogue à celui de cette formule. — L'on peut dire: “ L'emprunt de la ville de Montréal *se* “ *souscrit* rapidement; ” — “ les actions du C. P. R. *se sont* *souscrites* à brève échéance ”; mais jamais on ne saurait “ se souscrire soi-même ” au bas d'une lettre!

3. “ Parmi toutes les *expressions* — a écrit La Bruyère — qui peuvent rendre une seule de nos *pensées*, il n'y en a qu'une qui soit la bonne: on ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant. Il est vrai, néanmoins, qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est faible, et ne satisfait pas un homme d'esprit qui veut se faire entendre. ”

L'on doit donc travailler beaucoup à trouver le mot propre. Cependant, la bienséance veut qu'on l'évite, lorsqu'il est obscène, dégoûtant, bas, grossier: c'est ce qui rend les œuvres réalistes de Zola, Maupassant et même Huysmans, insupportables à la lecture.

Il faut encore l'éviter, quand il est savant ou technique, ou du moins l'expliquer au besoin.

4. Toute la question se résume à la réponse à cette question:

— *Comment peut-on enseigner et acquérir la propriété des termes?*

Nous répondrons brièvement à cette question:

I. — Relisez, étudiez ce que nous en avons dit — année 1900, pages 84, 117, 171, 211.

On y a attiré l'attention sur la *correction du langage usuel* de la conversation; nous n'avons pas à y revenir, faute d'espace.

II. — Les **neuf articles** qui ont précédé sur "La richesse du vocabulaire" constituent évidemment la plus sûre garantie de la valeur et de la propriété des mots. A ceux qui hésiteraient à l'admettre, il suffit de dire: Faites-en l'expérience personnelle!

III. — L'**habitude** et l'**exercice de l'invention du mot propre**.

Il ne manque pas de livres classiques, gradués selon l'âge des élèves, qui présentent des séries de phrases incomplètes: les mots imprimés définissant suffisamment le sens, on a mis des points pour remplacer le mot à trouver: rien de plus profitable.

Notons seulement que cet exercice suppose que l'élève a déjà un vocabulaire assez ample dans la mémoire, sinon il se dégoûte et s'ennuie.

Nous conseillons, de préférence, de prendre une page dans l'œuvre d'un bon écrivain:—La Bruyère, Saint-Simon, Sévigné, Chateaubriand, L. Veuillot — une page délicate et courte. Ecrivez-la de votre main, en retranchant ici un *verbe*, là un *nom*, puis un *adjectif*, enfin un *adverbe*, en les remplaçant par un tiret.

Le lendemain, obligez-vous vous-même à reconstituer le texte, de votre mieux; comparez-le avec celui du modèle; vous verrez ce qui vous manque et vous vous exercerez ainsi au terme propre.

IV. — **La refonte et la revision.**

Il faut se condamner à revoir ce que l'on a composé soi-même: c'est le labeur des grands esprits — pourquoi les médiocres et les vulgaires s'en exemptent-ils? — Voir le récent ouvrage de M. ALBALAT: "Le Travail du style, enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains".

Ex: A.—*Il y avait au nord du château une lande semées de grosses pierres: j'allais m'asseoir sur une de ces pierres au soleil couchant.*

Chateaubriand revoit ce texte et se corrige ainsi:

Au nord du château *s'étendait* une bande de pierres *druïdiques*: j'allais m'asseoir sur....

Ex.: B. — Vous avez écrit ceci, je suppose, dans votre copie :

*Le petit-bénéfice que la jeune ouvrière rapporte au foyer à la fin de la semaine, servait à toute la famille. Malade, la pauvre enfant sentait à la tête et à la poitrine une grande douleur.*

N'est-ce pas : " modiques revenus, gain modeste, maigre profit ou salaire " qu'il faudrait écrire ? " servait à l'entretien, à la subsistance de " . . . ? " malade, la courageuse, l'héroïque enfant " . . . ? " douleurs aiguës, vives ; déchirements poignants " ?

Les copies d'élèves que nous corrigeons, tous les mois dans la REVUE, n'ont point d'autre dessein que d'aider à la valeur et à la propriété des termes.

D'ailleurs l'étude que nous donnerons ici en septembre du **relief de l'expression** doit concourir, par l'emploi des métaphores et des images, à accroître la concision et la beauté du langage.



## EXPLICATION D'AUTEURS.

A. CHATEAUBRIAND.

*Une nuit dans les solitudes du Nouveau Monde.*

Un soir, je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte de Niagara. Bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau Monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts, comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel; tantôt il suivait paisiblement sa course azurée; tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante: le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans les bois, tour à tour reparaisait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savane, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons: des bouleaux agités par les brises et dispersés çà et là formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière. Au près, tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte. Au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte du Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'expliquer dans les langues humaines; les plus belles nuits d'Europe ne sauraient en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts l'habitation des hommes. Mais dans ces régions sauvages, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire à se trouver seule devant Dieu.

## Leçon sur ce texte.

N. B.—Pour introduire quelque variété dans nos analyses et nos explications, imaginons une classe d'élèves et enseignons leur à goûter cet extrait; et ainsi à l'apprendre par cœur.

I. *Que faut-il observer dans le premier paragraphe?*

**Rép.** — Qu'il se compose de deux phrases. La première désigne le temps: "un soir"; l'acteur: "je m'étais égaré"; le lieu: "dans une forêt... la cataracte de Niagara" — La seconde précise le temps, en indiquant l'heure: "je vis le jour s'éteindre"; l'impression de l'acteur: "je goûtai"; le fait "le beau spectacle d'une nuit".

C'est le cliché de Chateaubriand, toujours le même, nouveau toujours sous sa plume: il se plaît à introduire ainsi ses tableaux.

II. *Que remarquez-vous dans le second paragraphe?*

**Rép.** — La peinture du ciel et de l'atmosphère: en quatre phrases bien liées, harmonieuses, poétiques.

Chateaubriand est *observateur* des phénomènes qui s'étalent dans la nature: constamment l'**invention des idées** s'accumule, s'approvisionne, s'échelonne en vertu de ce procédé d'observation minutieux des détails extérieurs.

a) — Comme Petit-Jean, dans les *Plaideurs*, le paysagiste "voit la lune"; quand, à quel moment? "une heure après le coucher du soleil"; où? "au-dessus des arbres"; "à l'horizon opposé" au soleil disparu, est mis pour faire saillir l'anthythèse, dont l'auteur se montre friand.

Le peintre fait voir comme sur la toile, selon l'ordre chronologique, l'aspect de la nature.

b) "Une brise" indique l'atmosphère; mais avec quel art et quelle hardiesse poétique, l'auteur rattache cette notion à la "reine des nuits": c'est "comme", nuance délicate, "sa fraîche haleine". Que de poètes ont pris cette image à Chateaubriand, dans la suite!

c) "L'astre solitaire", car les étoiles ne s'aperçoivent point à l'orient, quand se lève la lune; c'est aussi un nouveau terme synonyme: — "monta peu à peu" laisse voir le phénomène, indique le mouvement ascensionnel, lequel amène "la course azurée" ou l'arrêt, "le repos sur des groupes de nues".

Les idées sous le voile des images et des comparaisons s'imposent au lecteur, grâce à la finesse de l'artiste: on voit que le talent consiste surtout dans la manière personnelle de rendre des idées banales et communes.

d) "Ces nues": voici la raison de l'alternative "course — repos"; l'auteur appuie souvent la chaîne des pensées successives sur la répétition d'un mot antérieurement employé.

"ployant et déployant" plus harmonieux que "pliant et dépliant"; — "leurs voiles", figure hardie, un peu vague et obscure; nous eussions mis "tissus", à cause des étoffes "de satin blanc".

“en zones diaphanes”, “en légers flocons d’écumes”, “des bancs d’une ouate éblouissante”: images variées, précises, pittoresques, neuves, mises en relief par un verbe propre.

“si doux à l’œil” perception du goût attribuée à l’œil; — “ressentir leur mollesse...”, strictement la grammaire exigerait: “en ressentir la mollesse et l’élasticité”, parce que la possession est affectée à un nom de chose inanimée.

III. — *Quelles observations réclame le troisième paragraphe?*

**Rép.** — La description de “la scène sur la terre”: en cinq phrases bien agencées et riches de couleur.

a) “La scène...”: transition simple, fondée sur le contraste; — “le jour bleuâtre et velouté... poussait des gerbes de lumière”: la vision du tableau d’abord, nette et bien observée. Il y a association naturelle des idées et des images: mais qui saurait les rendre avec tant de grâce et de justesse?

b) “La rivière” sert à préciser les détails du paysage; — “se perdait... reparaisait” dénote un mouvement imaginaire, mais quelle vérité et quel bonheur d’expression!

“brillante des constellations... qu’elle répétait...”: quand la lune est dans sa course, les étoiles se laissent voir aux divers points de l’océan céleste.

c) “Dans une savane” ou immense prairie herbeuse; nouveau détail qui frappe la vue; — “la clarté de la lune”, périphrase élégante; — “dormait sans mouvement” métaphore heureuse, imitation; — “sur les gazons”, mieux que le singulier; de même pour “les brises”.

“des bouleaux... formaient des îles d’ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière”: quelle surprise devant cette invention imagée, superbe de couleur, de naturel, d’harmonie! On ne saurait mieux peindre.

d) Les deux dernières phrases n’en font qu’une, en réalité: c’est une magnifique antithèse: “auprès — au loin”: “silence — gémissement de la hulotte”; “repos — chute de...”, passage d’un vent subit” (remarquez ce dernier terme, si vrai et si bien trouvé.)

De même, le contraste se poursuit: “sourds mugissements — dans le calme”; “se prolongeaient — de désert en désert”; “expiraient — forêts solitaires”.

Voilà comment il faut inventer, disposer, écrire, peindre et chanter!

IV. — *Quelles réflexions inspire la conclusion?*

**Rép.** — Elle traduit — en trois phrases, une de plus que le début — les effets de l’observation; — toujours à l’aide du contraste.

a) C’est “la grandeur, l’étonnante mélancolie du tableau”;

b) C’est “l’impuissance du langage humain pour l’expliquer”;

c) C’est “l’infériorité des belles nuits d’Europe”;

d) C’est que l’homme ne goûte bien la nature que lorsqu’il n’est distrait par aucun être humain, et quand il se trouve dans une solitude assez vaste pour lui donner le sentiment de l’infini, de Dieu lui-même!

**B — ESTHER.****Acte I. — Scène III.**

ESTHER, ELISE, MARDOCHÉE, LE CHŒUR.

**Esther**

Quel profane en ce lieu n'ose avancer vers nous ? 155  
 Que vois-je ? Mardochée ? O mon père, est-ce vous ?  
 Un ange du Seigneur, sous son aile sacrée,  
 A donc conduit vos pas, et caché votre entrée ?  
 Mais d'où vient cet air sombre, et ce cilice affreux,  
 Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux ? 160  
 Que nous annoncez-vous ?

**Mardochée**

O reine infortunée !  
 O d'un peuple innocent barbare destinée !  
 Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel.  
 Nous sommes tous perdus, et c'en est fait d'Israel.

**Esther**

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace. 165

**Mardochée**

On doit de tous les Juifs exterminer la race.  
 Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés.  
 Les glaives, les couteaux sont déjà préparés.  
 Toute la nation à la fois est proscrite. 170  
 Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,  
 A pour ce coup funeste armé tout son crédit :  
 Et le roi, trop crédule, a signé cet édit.  
 Prévenu contre nous par une bouche impure,  
 Il nous croit en horreur à toute la nature.  
 Ses ordres sont donnés ; et dans tous ses Etats, 175  
 Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.  
 Cieux, éclairerez-vous cet horrible carnage ?  
 Le fer ne connaîtra ni le sexe ni l'âge ;  
 Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours ;  
 Et ce jour effroyable arrive dans dix jours. 180

**Esther**

O Dieu, qui vois former des desseins si funestes,  
 As-tu donc de Jacob abandonné les restes ?

**Une des plus jeunes Israélites.**

Ciel ! qui nous défendra, si tu ne nous défends ?



**Mardochée**

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfants.  
 En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères. 185  
 Il faut les secourir. Mais les heures sont chères :  
 Le temps vole, et bientôt amènera le jour  
 Où le nom des Hébreux doit périr sans retour.  
 Toute pleine du feu de tant de saints prophètes,  
 Allez, osez au Roi déclarer qui vous êtes. 190

**Esther**

Hélas ! ignorez-vous quelles sévères lois  
 Aux timides mortels cachent ici les rois ?  
 Au fond de leur palais leur majesté terrible  
 Affecte à leurs sujets de se rendre invisible ;  
 Et la mort est le prix de tout audacieux 195  
 Qui, sans être appelé, se présente à leurs yeux,  
 Si le Roi dans l'instant, pour sauver le coupable,  
 Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.  
 Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,  
 Ni le rang, ni le sexe, et le crime est égal, 200  
 Moi-même, sur son trône à ses côtés assise,  
 Je suis à cette loi, comme une autre, soumise ;  
 Et sans le prévenir, il faut pour lui parler,  
 Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeler.

**Mardochée.**

Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie, 205  
 Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !  
 Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux !  
 Que dis-je ! votre vie, Esther, est-elle à vous ?  
 N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue ?  
 N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue ? 210  
 Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,  
 Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas ?  
 Songez-y bien : ce Dieu ne vous a pas choisie  
 Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,  
 Ni pour charmer les yeux des profanes humains. 215  
 Pour un plus noble usage il réserve ses saints.  
 S'immoler pour son nom et pour son héritage,  
 D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage :  
 Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours !  
 Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ? 220  
 Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?  
 En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre :  
 Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer ;  
 Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.  
 Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble ; 225  
 Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;  
 Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,  
 Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.  
 S'il a perquis d'Aman l'audace criminelle,

Sans doute qu'il voulait éprouver votre zèle. 230  
 C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,  
 Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher ;  
 Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,  
 Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.  
 Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers 235  
 Par la plus faible main qui soit dans l'univers.  
 Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce  
 Vous périrez peut-être, et toute votre race.

### Esther

Allez. Que tous les Juifs dans Suse répandus,  
 A prier avec vous jour et nuit assidus, 240  
 Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,  
 Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère,  
 Déjà la sombre nuit a commencé son tour ;  
 Demain, quand le soleil rallumera le jour,  
 Contente de périr, s'il faut que je périsse, 245  
 J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.  
 Qu'on s'éloigne un moment.

\* \* \*

### ANALYSE ET EXPLICATION.

Avec la scène III commence le **noeud de l'action** : le péril de mort qui menace de près le peuple juif, Esther elle-même et Mardochée. L'intérêt, grâce à la sympathie et à la crainte, augmente dans l'âme des spectateurs.

155. — "profane" adj. pris substantivement : celui, celle qui est étranger aux choses sacrées ; — ici, étranger qui viole une défense royale ; — "s'ose avancer" le pron. réfléchi, person, indéf., se place en poésie avant le verbe principal = ose s'avancer.

156. — L'étonnement d'E. dispense le spectateur de s'étonner, et sauve adroitement l'in vraisemblance en la signalant.

157. — E. se hâte, par une supposition conforme à l'hist. sainte, de nous indiquer, du moins comme possible, une intervention miraculeuse et angélique.

158. — "conduit vos pas" loc. poét. : a guidé, sauvegardé votre démarche. — "entrée" part. p. fém., devenu substantif.

159. — "air", apparence extérieure — Loc. : "Prendre, se donner un air, des airs" : affecter une démarche fière, prétentieuse. — **Dér.** : aérer, aérien, aéronaute, aérostat ; — débonnaire (*de bon air*) indulgent à l'excès.

"cilice" chemise de crins portée par pénitence ou mortification ; — "affreux", qui donne le frisson de la mort, vient en effet du mot *affres*, usité seulement dans cette loc. : Les affres de la mort (BOSSUET. *A. de Gonz.*) — En vérité, le sac était, et non le cilice qui était encore inconnu, le signe de deuil et d'expiation en Israël.

160. — La "cendre" sur la chevelure était un autre signe de douleur. Toutes ces interrogations nous paraissent un peu convenues et théâtrales : d'ordinaire, la surprise ne parle pas si longtemps.

161-64. — Mardochée, dans sa douleur, n'a pas la force de s'exprimer d'abord ; quand un récit a été débité, Racine a soin d'en faire connaître d'avance le dénouement et l'impression générale par quelques mots émus, échappés à celui qui le va prononcer.

"détestable" a le sens de *détester* : digne d'être maudit.

165. — Ce vers est déjà dans *Phèdre*, autre tragédie de Racine.

**Dér.** — *Glaçant* (adj.), glace (au fig. : froideur extrême), glacer (p. anal : frapper du froid de la mort, du frisson de la crainte : ici) ; *glacial* (froid, vent, zone, mer... ; au fig. : style, écrivain, orateur) ; *glacière* ; *glacis* (terrain en pente douce) ; *glaçon* (au fig. : pers. froide, sans tendresse).

166. — "De tous les Juifs" : l'inversion dissimule le pléonasme que forme le mot *tous* avec "la race". — "exterminer" détruire jusqu'au dernier. — **Dér.** : exterminateur, ...trice, extermination.

167. — "sanguinaire" qui aime à répandre le sang. — **Dér.** : sang, sang-froid (possession de soi-même en présence de ce qui irrite, exalte...) ; sanglant (où il y du sang répandu : combat, guerre ; qui blesse profondément : outrage, reproches) ; sanguin, (en qui prédomine le sang ; tempérament, humeur, gens) ; sanguinolent, ente (où apparaît du sang) — **Comp.** — Consanguin : issu du même père.

168. — Tous ces vers forment une phrase complète ; les idées concrètes alternent avec les idées abstraites.

"couteau" à l'origine "*coutel*", d'où les *dérivés* : coutelas (grand couteau à lame large et tranchante) ; coutelet (petit couteau ; on dit : canif :) coutelier (qui fabrique ou vend des couteaux, ciseaux, rasoirs) ; coutellerie (magasin de couteaux).

170. — "Aman" fait son entrée dans le drame. Remarquez l'épithète, qui est chargée de le représenter : "impie".

171. — "armé tout son crédit", expression neuve et originale ; à Aman, et non au roi "trop crédule", (qui croit trop vite), revient tout l'odieux de la mesure barbare.

173. — "Prévenu", averti d'avance ; — "bouche impure", belle image à retenir. — **Dér.** : Prévenance (qualité, action de celui qui va au-devant de ce qui peut plaire) ; prévenant, e ; préventif, ve ; prévention (disposition d'esprit favorable ou non).

174. — "horreur", sentiment de répulsion profonde que l'âme éprouve à la vue d'une pers., d'une chose.

**Dér.** : Horrible, horriblement ; — abhorrer (avoir en horreur ou de l'éloignement pour).

175. — La peinture s'assombrit avec la marche du récit, où les idées vont en croissant. — "ses ordres", ceux du roi et de son ministre indigne. — **Dér.** : ordonner, ordonnance, ordonnateur, ordinaid, ordinaire,

ordinal, ordination; — **Comp.**: préordonner, désordonner, désordre, subordonner...

176. — “ Le jour fatal ”, non pas funeste, mais inévitable: c'est la nécessité d'un événement futur que marque ce mot.

Formez **des dérivés** avec: “ jour ”, “ fatal ”, “ prendre ”, “ assassinat. ”

177. — “ Carnage ” chair, charnel, charnier, charnu (fruit), charcutier, carnivore, carnassier, carnaval; — acharner, décharner, incarner, incarnat. — L'apostrophe si vive jette une lumière sinistre sur le massacre épouvantable qui se prépare.

178. — Beau vers, métaphore hardie, naturelle cependant dans un morceau si animé. — Racine, dans les deux vers suivants accentue l'horreur du crime, par le refus de sépulture des victimes livrées à la rapacité des fauves et par l'imminence du drame sanglant: “ dix jours ”!



181. — Cette exclamation de la reine montre la part qu'elle prend aux révélations de Mardochée. — Il en est de même du vers de la jeune Israélite.

184 190. — Mardochée va droit au but; il fallait un homme d'un caractère aussi énergique et d'une foi aussi robuste, pour hasarder le salut de sa nation sur l'intervention périlleuse de la reine, sa fille adoptive.

“ Il faut les secourir ”, hémistiche séparé et complet de sens, pour frapper vivement — “ les heures sont chères ”, parce qu'il y en a peu: le temps est cher, précieux, quand il est court, quand “ il vole ”. Que de nuances trouve Racine dans les développements!

“ Toute pleine du feu ”, image désignant l'ardeur hardie des prophètes, flamme qui doit s'allumer aussi dans le cœur d'E.

— Cherchez les **dérivés** et **composés** des mots: “ enfant, jeune, secourir, heure, temps, retour... ”;



191-204. — La reine expose clairement, avec candeur et droiture, les raisons du péril qui menace sa vie, dans la démarche que provoque de sa part Marchodée.

Observez bien ce langage — les adj. “ sévères ”, “ timides ”; — le subst. abstrait, au lieu du nom de la personne: “ leur majesté terrible ”, qui se rend “ invisible ”; — adj. employé subst.: “ tout audacieux ”, “ le coupable ”... tous les détails embellissent le style: il les faut peser et goûter.

Avec le tableau des **dérivés** et des **comp.** — page 51, 52, 53 — à l'aide des mots **générateurs**, des **suffixes** et des **préfixes** — il y aura plaisir à inventer soi-même un groupe de mots divers sur ce passage d'*Esther*.

Prenez, par exemple, le suffixe **ance** et **ence**, qui marque le *résultat de l'action* énoncée par le *verbe*, et vous trouverez les noms dérivés suivants :

Ignorer : *ignorance* ; se présenter : *présence* ; ordre, ordonner : *ordonnance* ; prévenir : *prévenance* ; roi, régner : *régence*.

Le suffixe **ité** dénote l'*état* ou le *caractère de la qualité* exprimée par l'*adjectif* :

Timide : *timidité* ; sévère : *sévérité* ; mortel : *mortalité* ; invisible : *invisibilité* ; roi : *royauté* ; coupable : *culpabilité* ; fatal : *fatalité* ; égal : *égalité*.

205-237.—Voici les *motifs* que fait valoir Mardochée dans ce beau discours : il les tire de la religion et de l'amour de la patrie :

1. Le salut de la nation doit l'emporter sur la vie d'Esther.
2. Quand Dieu parle il ne faut point craindre les hommes.
3. La vie d'Esther n'est pas à elle, mais à son peuple, à Dieu.
4. Son élévation au trône n'a pas eu d'autre but.
5. La gloire d'un enfant d'Israël est de s'immoler pour Dieu.
6. Du reste, Dieu n'a besoin de personne.
7. Cette occasion est une grâce pour Esther ; si elle la rejette, ce sera peut-être pour son malheur.

Les remarques de grammaire ou de littérature, sur ce passage, sont peu nombreuses et faciles. Racine, raconte son fils Louis, apprenait à son enfant, âgé de cinq ans, ce discours qu'il affectionnait beaucoup.

Il serait intéressant d'établir le mode de **composition** des mots, après la **dérivation** qui précède, à l'aide des **préfixes**.

Ex : voyez : *entrevoir, prévoir, pourvoir, recevoir* (et les noms qui dérivent) périr : *dépérir, dépérissement* ; —patrie : *expatrier, rapatrier* ; compter : *décompter, escompter, mécompter, recompter* ; vie : *survie, survivre, revivre* ; parle : *pour-parler, déparler, reparler* ; mortel : *immortel, immortalité, immortaliser*,... etc, etc.

On voit le profit qu'un tel travail garantit ; mais il conviendrait d'avoir pour cette fin le petit *dictionnaire étymologique* de BERGEROL ; de plus, chaque mot composé, obscur ou difficile, serait accompagné de sa signification. Voilà un genre de *devoir écrit* très utile, très attrayant avec l'habitude : huit à dix vers suffiraient chaque fois : peu et bien.

Encore une fois, la poésie doit servir surtout à la formation du vocabulaire, des classes inférieures aux cours supérieurs.—L'étude des synonymes réclame aussi des exercices renouvelés.

239-246. — L'effet produit sur Esther est prompt et décisif, frappant et vraiment théâtral : elle n'oppose plus rien aux ordres de Dieu ; elle ne raisonne plus, elle obéit. Elle parle un langage sincère : pour assurer le succès de son entreprise, elle songe à mériter la protection de Dieu par la prière et par le jeûne.

Voir page 94, 95, 96, 97, l'étude des **synonymes**, de même racine et de racine différente.

Ex : Répandus : *disséminés, dispersés, parsemés* ; — assidus, constants, appliqués, tenaces, exacts, persistants ; — prier : *implorer, invoquer, supplier* ; — secours : *aide, assistance, concours, appui*... etc.

## CORRECTION DE DEVOIRS.

## I.

## Ma corbeille à ouvrage.

*(Devoir de pensionnaire.)*

Parmi les objets et meubles qui ornent ma chambrette, il n'en est pas un dont la vue me cause autant de plaisir que mon panier à ouvrage. Une jolie table que me donna ma mère est l'objet de mon admiration ; un serin, un vrai petit virtuose, m'égaye sans cesse par son gentil ramage, mais rien n'est comparable à mon gentil panier d'osier.

Des cinquante petits meubles qui parent ma chambrette, celui qui le premier contient mon cœur, c'est mon panier à ouvrage. Bien mignonne, la grêle table festonnée de gaze et de tulle que me donna ma mère ; ravissant ton ramage déliant, mon gentil virtuose, sémillant serin... mais plus mignonne encore et plus ravissante ma corbeille d'osier !

Dira-t-on que c'est une folie d'attacher tant d'importance à une chose si insignifiante ? Non ! non ! Sait-on quelle transformation elle a opéré dans mon caractère ; quelle influence elle a eue sur la volonté d'une enfant ? oui, c'est la vérité, si je puis manier convenablement l'aiguille, je lui en suis redevable.

“ Bah ! foin de ta bizarrerie, entends-je déjà un ou une philosophe me dire, avec un sourire du coin des lèvres, un de ces sourires qui expriment au moins la pitié—quoi ! te confiner à semblable bagatelle : un treillis d'osier !... Demandez plutôt, monsieur, avant de rire, demandez-lui ce qu'il sait du caractère qu'il a plié, de la volonté qu'il achève d'assouplir, à mon treillis d'osier ! Et s'il est trop modeste pour vous répondre, je l'aiderai en vous jouant un tour d'aiguille !”

Quand j'étais enfant, et je suis fière de dire qu'il y a de cela assez longtemps, je n'avais aucune disposition prononcée pour quoi que ce soit. Il me semblait que pour apprendre la couture, il fallait une intelligence des plus rares ; les soins du ménage me causaient la plus grande aversion ; et l'abécédaire me paraissait une énigme indéchiffrable.

Quand j'étais une enfant—oh, il y a de cela longtemps—et j'en suis plus fière que vous ne le croyez—quand j'étais enfant... je m'estimais, bien humblement,—d'autres diraient paresseusement—comme la table rase dont parle Aristote “aucune disposition pour rien du tout”—Et dans le for de ma petite opinion je me contentais de penser : Privilège des rares intelligences que l'art de la couture ; indéchiffrable énigme que l'Abécédaire... Lorsqu'on parlait des soins du ménage, je me sentais la vocation de Marie de Lazare, le goût de la contemplation en moins !

Ce qui me désolait surtout, c'était d'entendre sans cesse la grosse voix de mon père m'ordonner d'obéir. Il me semble encore me voir dans certaines occasions, toute désolée et toute tremblante. Cependant, un jour

je vins à souffrir de mon ignorance car j'avais atteint ma neuvième année et je ne pouvais faire le plus petit ourlet; maman me dit: "Ecoute, tu vois quelle grande personne tu es déjà et tu ne peux même pas confectionner une robe à ta poupée; moi, à ton âge, je tricotais et cousais sans difficulté; mets-toi donc à l'œuvre, tu me fais tant de peine!"

Ah! oui me disais-je **à part moi**, c'est toujours comme cela; cependant j'en suis sûre, nos mères et nos grand'mères n'étaient pas plus **extraordinaires** que nous!"

Cependant un frisson que je ressens encore aujourd'hui dans mon âme, c'est la secousse répétée d'une rude voix qui m'ordonnait d'obéir. Mon père, figure austère et inflexible, combien tu devais souffrir, quand, pour la corriger, refoulant ton bon cœur, tu refusais le baiser de ta petite toute effarée et tremblante, après les gronderies!

Un jour je fus vaincue pourtant. L'ignorance et l'incapacité s'étaient soudain dressées devant moi comme un fantôme horrible prêt à frapper toute ma vie d'une longue inutilité. J'avais neuf ans et je ne savais pas encore tourner un ourlet de mouchoir, lorsque maman me dit presque désolée: "Tout le monde te déclare grande Personne, tu vas faire ta première communion, et tu laisseras ta poupée sans lui avoir jamais confectionné une robe!—à ton âge, ma chérie, je tricotais les chaussettes de tes oncles et cousais les rubans des grandes sœurs:—mais toi...! et une grosse larme coupa le reproche..."

Eh bien! jusque dans mon attendrissement pour la peine de ma mère, le diable sut me souffler des phrases comme celles-ci: "ne sois pas trop crédule... Les soleils couchants sont toujours dorés!—le vieux temps, toujours l'âge héroïque—Tu aurais peut-être rendu des points à ta mère et à ta grand'mère..."

Cependant la figure attristée de ma mère m'avait impressionnée et je lui promis, avec une caresse, de lui ressembler "quand elle était jeune". Elle n'attendait que cette bonne résolution pour me faire un cadeau qu'elle me promettait depuis longtemps, mais dont j'ignorais complètement la nature. On était à la veille du jour de l'an, j'étais bien joyeuse, mais **possédée** de cette curiosité qui, paraît-il, est générale chez les jeunes filles. J'avais l'œil et l'oreille au guet pour saisir le moindre mot, le plus petit signe qui m'aiderait à deviner, mais peine inutile; je m'endormis dans mes cruelles incertitudes.

Mais, elle avait pleuré, ma mère! sa tristesse m'avait gagnée, je lui promis, en la caressant, de lui ressembler, "quand elle était jeune."—Elle sut battre le fer chaud, et me fit sans plus tarder un présent qu'elle me promettait depuis longtemps sans m'en dire la nature. Nous étions à la veille du jour de l'an. Joyeuse, mais **obsédée** de cette curiosité qui, paraît-il, serait acclimatée chez nous, jeunes filles, l'œil dardé, l'oreille tendue, j'épiais et scrutais pour deviner: Inutile! le secret fut gardé, et force me fut de m'endormir dans mes cruelles incertitudes!

Le lendemain, je trouve près de moi... une jolie corbeille; je l'apporte près de la lampe. O surprise! une doublure de satin bleu pâle y faisait ressortir de menus objets d'argent fort brillants et dont je connaissais déjà pour la plupart, l'utilité. Comme je les examinai tour à tour! Un dé mignon, des ciseaux, un canif, des aiguilles à chas doré, un poinçon à broderie; quelle joie! comme je vais travailler, me disais-je!

Aussi le lendemain matin, j'avais déjà l'aiguille à la main ; à quelque temps de là j'allais toute joyeuse et pleine d'orgueil, montrer à ma mère un petit tablier, un chef-d'œuvre, suivant moi, que j'avais recommencé vingt fois et que j'avais terminé aux prix de mes sueurs.

Quels furent mes rêves, cette nuit-là ?—J'ai oublié ! Ce dont il me souvient c'est qu'à mon réveil, l'aiguille à quel point avait passé... Près de moi, placée sur un coussin de soie, une jolie corbeille ! Vite, je l'apporte à la lampe. O joie ! sur un fond de satin bleu pâle, délicatement posés, comme les œufs dans les nids du feuillage printanier, six menus objets, argentés et brillants : Un dé juste à ma mesure, des ciseaux légers, un canif à deux lames, des aiguilles à chas doré, un poinçon à broderie...

Oh ! qu'il me parut long le premier jour de l'an... jour chômé, tandis que je brûlais de travailler !... Le 2 janvier, de grand matin, l'aiguille passait et repassait—quelques gouttes de sang furent bien épongées, à la dérobee, mais, deux mois plus tard, je présentais à mon heureuse mère, un tablier vingt fois recommencé, mais si bien terminé que je n'avais aucun scrupule de l'appeler chef-d'œuvre.— Les sueurs sèchent, les fruits demeurent.

Lorsque le découragement s'emparait de moi, mon panier recevait mes larmes et mes plaintes, mais je le trouvais si beau que l'orage ne durait pas longtemps et je continuais ma tâche. Il a si bien fait que maintenant la couture est pour moi une véritable récréation. J'aspire à beaucoup plus et j'espère qu'un jour je serai une artiste en ce genre de travail qui sied si bien à la femme.

Et si, au rude noviciat, le cœur me manquait, il était là toujours, mon petit panier gracieux comme à son premier matin, miroitant un sourire soyeux, accueillant mes larmes : et l'orage, sur son bleu de ciel ne pouvait durer, et il a tant et si bien fait que la couture m'est devenue douce récréation. J'ose viser plus haut, pourtant, et qui sait si un jour, je serai téméraire d'avoir rêvé l'humble gloire de l'artiste dans la spécialité des femmes !—

On dit qu'il fut un temps où les Reines filaient et brodaient pour leurs époux. Je ne suis ni reine ni princesse, mais je veux qu'un jour mes doigts puissent non seulement rendre service et faire plaisir à ceux qui me sont chers, mais encore vêtir le pauvre de la terre et le Pauvre Divin de nos tabernacles, l'aimable et bon Jésus... !

On dit...etc.—(Cette dernière phrase est parfaite de sensibilité et d'expression, et achève dignement le mérite de ce petit travail.)

ELM. COTÉ.

## II.

### Ma Chambrette bleue.

(Devoir de pensionnaire.)

Ah ! ma chambrette chérie, ornée par la tendre main de ma mère bien-aimée, que tu es chère à mon cœur de jeune fille !... Combien de gais instants et d'heures charmantes se sont écoulés entre tes murs blancs et bleus !



Oh ! ma chambrette chérie, habillée, si gentille, par la plus délicate des mains maternelles, que tu en dis long à mon cœur de jeune fille ! Murs, blancs comme la prairie aux pâquerettes sans nombre, bleus comme un azur de mai, garde pour les redire la douceur des méditations solitaires, le refrain des chansons, le charme des heures fugitives qui vécurent avec vous !

C'est là que, le soir, à demi-disparue dans les oreillers fleurant l'iris, après avoir reçu le baiser de ma chère maman (baiser qui fait tressaillir mon cœur d'allégresse) je dors ordinairement réjouie par un rêve que j'aimerais à voir devenir une réalité ; mais quelquefois aussi agitée par d'effrayants cauchemars.

Sous ton ciel toujours calme, à demi-perdue dans les oreillers qui fleurant l'iris, le front humide encore du baiser de ma mère,—goutte rafraichissante d'une rosée de bonheur—je dors...et à l'harmonie de mes rêves il ne manque trop souvent que la réalité ! parfois pourtant de vrais cauchemars m'ont fait goûter la douceur du réveil—quel lac si serein ne nourrit ses tempêtes !—

En été, je suis souvent réveillée par les gazouillis des moineaux célébrant le soleil matinal tout en se berçant sur la branche d'un érable dont les rameaux caressent ma fenêtre. En hiver, ce sont les sons pieux de l'Angélus qui font élever mon cœur vers mon Dieu dans un effluve de prières ardentes.

D'avril à septembre, je m'éveille d'ordinaire en plein concert de gazouillis, roulades, piailllements qui pour chanter leur hymne au soleil matinal, se bercent sur la branche d'un érable chatouillant ma fenêtre. L'hiver, c'est la lente envolée de l'Angélus qui porte à Dieu la première affection de mon cœur reposé.

A travers le manteau de dentelle qui fait ressembler ma fenêtre à une blanche communicante, j'avais coutume d'admirer l'Université qui se dressait majestueuse vers le firmament. Le soir, lorsque toutes les croisées en étaient brillamment illuminées, cet édifice présentait un tableau féérique qui me faisait penser aux manoirs d'outre-mer... maintenant, quel triste spectacle ! quels monceaux de cendres et quels débris encore fumants ! Je n'ai jamais vu les ruines de Carthage ; mais il me semble qu'on en voit ici une image " dans ces pauvres débris se consolant entre eux " !

Autrefois, en attendant le sommeil sans trop le presser pourtant—mes yeux demi-clos perçaient la dentelle qui pare ma fenêtre..... L'Université était là, découpant ses trois ailes majestueuses sur la nuit étoilée. Féérique, l'illumination des centaines de foyers ! Et je m'endormais, rêvant de manoirs antiques, de tourelles imprenables, de nains et de chevaliers, de revenants d'outre-mer et...d'outre-temps.—Aujourd'hui mon regard se perd dans le silence du vide, devinant seulement, à travers les arabesques du rideau blanc, les flèches lointaines de la Cathédrale endormie. Triste spectacle des grandes ruines ! Je n'étais point à l'écrolement de Carthage ; pourtant je crois en avoir saisi l'image " dans ces...etc.

Détournons-en les yeux un instant : je veux parler de ces mille choses qu'une mère dévouée a pensé utiles, nécessaires, agréables même à une enfant unique et puis-je ajouter un peu gâtée ?

Mais, ne voulais-je pas parler des mille objets que ma bonne mère a jugés nécessaires, utiles, agréables même à une enfant unique et—pourquoi ne pas l'avouer—un peu gâtée ?

Voilà d'abord une image de l'Immaculée Vierge, d'une si touchante beauté ! Lorsque je la regarde, il me semble qu'elle me sourit avec cette ineffable tendresse qui n'appartient qu'aux mères, et, au fait, n'est-elle pas notre Mère dans les cieux ? . . . Sur cette autre gravure, ce sont des anges protégeant de jeunes enfants, et c'est mon désir le plus ardent que mon céleste gardien me conduise dans le sentier étroit et rude quelquefois, mais sûr, qui conduit là-haut !

Juste au-dessus de ma table de travail, s'incline un tableau de l'Immaculée, mon rêve de beauté pure !—Il me semble que nos regards ne se croisent jamais que dans un sourire—oh ! puisse mon cœur battre toujours en " *duo* " d'innocence avec celui de ma Mère du ciel !

En regard de Marie, et comme pour la charmer, deux anges au front limpide, veillent sur des enfants inconscients de " l'épine qui dévore " et du serpent qui flétrit O mon bon ange, que j'aime à me croire cet enfant que tu portes sur ton aile d'or vers les palais divins : oh ! que la ronce du chemin ne m'arrache point un seul lambeau de la robe des convives, passe-port du céleste banquet.

Mon image favorite (après celle de ma première communion bien entendu), celle qui est placée au-dessus de mon bureau de toilette, représente la patronne des musiciens et des musiciennes, sainte Cécile, jouant au clavecin. Ses doigts frêles et agiles reposent sur les notes passives, sa figure virginale est, non seulement rayonnante de beauté, mais également empreinte de la pureté éblouissante de son âme, ses yeux sont dans le vague . . . la sainte semble sourire à Dieu ! Et ainsi plongée dans une grave méditation, elle ne s'aperçoit pas que des chérubins envoyés par le Seigneur, viennent effeuiller des roses autour d'elles. Sans doute ces belles fleurs cueillies dans le jardin céleste doivent avoir un arôme beaucoup plus enivrant que celui de nos parterres. Que j'aimerais à en aspirer le parfum, ne fût-ce que pour un instant ; car je suis persuadée que cette suave odeur m'inspirerait à *mieux* pratiquer les vertus de notre sainte religion.

Entre ces deux gravures, opposée à ma fenêtre dont elle boit la lumière tamisée, mon image favorite—après le souvenir de ma première communion—vision rosée par chaque aurore, argentée à midi, dorée du crépuscule ; sainte Cécile la musicienne. Cécile au clavecin. Frêles et jolis, les doigts semblent valser sur les touches d'ivoire. Figure virginale, rayonnante de grâce, ruisselante de pureté, elle baigne ses yeux bleus dans le vague de l'infini. C'est à Dieu qu'elle doit sourire ! et les quatre chérubins peuvent effeuiller des roses autour de la **Sainte-Artiste** sans troubler son extase. Fleurs pourpre-argent que les zéphirs célestes balancent dans l'éternel jardin, que de fois j'ai désiré—sûre de m'en sentir meilleure—recueillir un de tes aromes égaré du Paradis !

Voici mon bureau de toilette sur lequel sont disposés des vases de Chine, des pelottes à épingles, bibelots qui ont leur utilité, toute vulgaire qu'elle est. Quelques uns sont des formes bizarres — même des figures humaines et ils ont l'air de se regarder et de converser amicalement entre

eux. Que se disent-ils? "Pas que je suis vaniteuse", je l'espère, du moins. Il faut que la jeune fille soit soigneuse, correcte dans sa mise — c'est l'objet de la glace, principal ornement de ce meuble, et Philaminte aura beau me dire que le corps est une guenille, je m'écrie avec Chrysale que "guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère"....

Mais descendons. Sous les Anges Gardiens, se dresse mon bureau de toilette, agrémenté de porcelaines chinoises, de pelottes à épingles, bibelots aux formes bizarres. Tout y passe, jusqu'à deux profils de bavardes, qui semblent causer, en amies de pension: que se disent-elles? "Oh pas que je suis vaniteuse, non" je l'espère. Elles me connaissent trop bien! Que diraient-elles plutôt d'une jeune fille insouciant, négligée dans sa mise? Et c'est ici que je refuse d'englober ma glace dans la définition étriquée des Précieuses. "Le conseiller des grâces" l'appelant bonnement "le conseiller du bon goût" et d'ailleurs Philaminte...etc.

Sur le chiffonnier où j'enferme tous mes grimoires et mes dentelles se trouve une branche de lilas artificiel, jetée négligemment, mais d'un art si achevé qu'on est surpris qu'il y manque le parfum. C'est un cadeau de fête que je tiens de ma chère maman...

Sur le...etc... se frise une branche de lilas artificiel, négligemment jetée, mais en qui "le beau désordre est un effet de l'art" au point que vous resteriez déconcertés d'en avoir vainement humé le parfum. Etc.....

Je me retourne et devant ma croisée s'étend une nappe immaculée qui scintille de mille gemmes précieuses: on dirait un magnifique tapis plus blanc que l'hermine, éblouissant et réjouissant la vue. Ceci me donne envie de faire une promenade et je vais à l'église faire ma prière.

Ma toilette finie, la large avenue qui commence sous ma fenêtre, neige immaculée comme un "ave maria", perlée de milles gemmes, tapis plus blanc que l'hermine des rois, aboutissant à l'Eglise, m'invite à porter à Jésus-Hostie ma prière du matin.

M. LUSSIER.



## EXEMPLES D'ÉPIQUE ET DE SATIRE.

## I

## A mon habit.

N. B.—C'est une œuvre de jeunesse, charmante d'enjouement et de malicieuse bonhomie : donc c'est du genre badin.

Ah ! mon habit, que je vous remercie !  
 Que je **valus** hier, grâce à votre valeur !  
 Je me connais, et plus je m'apprécie,  
 Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,  
 Par une secrète magie,  
 Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,  
 Capable de gagner et l'esprit et le cœur.  
 Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,  
 Quels honneurs je reçus ! quels égards ! quel accueil !  
 Auprès de la maîtresse, et dans un grand fauteuil,  
 Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire.  
 J'eus le droit de parler, et parlai sans rien dire.  
 Ce que je décidai fut le **nec plus ultra** ;  
 On applaudit à tout : j'avais tant de génie ;  
 Ah ! mon habit, que je vous remercie !  
 C'est vous qui me valez cela.

Mais ma surprise fut extrême :  
 Je m'aperçus que sur moi-même  
 Le charme sans doute opérait.  
 J'entrais jadis d'un air discret ;  
 Ensuite, suspendu sur le bout de ma chaise,  
 J'écoutais en silence, et ne me permettais  
 Le moindre **si**, le moindre **mais**.  
 Avec moi tout le monde était fort à son aise.  
 Et moi je ne l'étais jamais :  
 Un rien aurait pu me confondre ;  
 Un regard, tout m'était fatal ;  
 Je ne parlais que pour répondre,  
 Je parlais bas, je parlais mal,  
 Un sot provincial arrivé par le coche  
 Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau.  
 Je me mouchais presque au bord de ma poche,  
 J'éternuais dans mon chapeau :  
 On pouvait me priver sans aucune indécence,  
 De ce salut pour l'usage introduit :  
 Il n'en coûtait de révérence  
 Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.

Mais à présent, mon cher habit,  
 Tout est de mon ressort, les airs, la suffisance :  
 Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'aisance  
 Deviennent mes tons favoris.  
 Est-ce ma faute à moi, puisqu'ils sont applaudis ?  
 Dieu ! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe.  
 De ne point habiter ce pays limitrophe  
 Des conquêtes de notre roi :  
 Dans la Hollande il est une autre loi :  
 En vain j'étalerais ce galon qu'on renomme,  
 En vain j'exalterais sa valeur, mon débit ;  
 Ici, l'habit fait valoir l'homme ;  
 Là, l'homme fait valoir l'habit.

Mais chez nous, peuple aimable, où les grâces, l'esprit,  
 Brillent à présent dans leur force,  
 L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs, sur son fruit :  
 On le juge sur son écorce !

SEDAINE (1719-97.)

## II.

## Désolation.

N. B. — Cette satire est dirigée contre l'incrédulité et l'indifférence religieuse. Les vers sont énergiques et convaincus : le tableau de l'homme vivant et mourant sans foi, sans espérance, est saisissant.

Plus de Dieu ! rien au ciel ! ah ! malheur et misère !  
 Sans les cieus maintenant qu'est-ce donc que la terre ?  
 La terre ! ce n'est plus qu'un triste et mauvais lieu,  
 Un tripot dégoûtant, où l'or a tué Dieu,  
 Où, mourant d'une faim qui n'est pas assouvie,  
 L'homme a jauni sa face et décharné sa vie,  
 Où, vidant là son cœur, liberté, ciel, amour,  
 L'infâme a tout joué, tout perdu sans retour :  
 Un ignoble clapier de débauche et de crime,  
 Que la mort, à mon gré, trop lentement décime,  
 Un cloaque bourbeux, un sol gras et glissant,  
 Où, lorsque le pied coule, on tombe dans le sang.

Ainsi donc, jette bas toute sainte pensée,  
 Comme un épais manteau dont l'épaule est blessée ;  
 Comme un mauvais bâton dont tu n'as plus besoin,  
 Au premier carrefour, jette-la dans un coin,  
 Puis, abaisse la tête et rentre dans la foule.

Là, sans but, au hasard, comme une eau qui s'écoule,  
 Loin, bien loin des sentiers battus par ton aieul,

Dans ce monde galeux passe et marche tout seul.  
Ne presse aucune main, aucun front sur ta route ;  
Le coeur vide et l'oeil sec, si tu peux, fais-la toute.

Et quand viendra le jour où, comme un homme las,  
Tout d'un coup, malgré toi, s'arrêteront tes pas ;  
Quand le froid de la mort, découvrant ta cervelle,  
Dans le creux de tes os fera geler la moelle,  
Alors, pour en finir, si par hasard tes yeux  
Se relèvent encor sur la voûte des cieux,  
Souviens toi, moribond, que là-haut tout est vide :  
Va dans le champ voisin, prends une pierre aride,  
Pose-la sous ta tête, et, sans penser à rien,  
Tourne-toi sur le flanc et crève comme un chien.

A. BARRIER (IAMBES.)



Nc. V.

## NOTIONS DE PHILOSOPHIE

XI Leçon. — LA SENSIBILITÉ.

Art. III. — Les Inclinations.

B. — Inclinations sociales. (suite.)

Les inclinations sociales se divisent, selon le nombre des personnes auxquelles elles s'adressent en: *électives*, — *domestiques*, — *corporatives* — *philanthropiques*.

I. — Inclinations électives.

1. Ce sont celles qui reposent sur un *libre choix*; elles ont pour principe l'*amitié*, et deviennent l'*amour*.

A. — L'Amitié.

I. DÉFINITION. — L'amitié est un amour de choix et de préférence entre deux personnes. C'est donc une disposition naturelle qui porte à choisir quelqu'un pour confident des pensées et pour objet d'un attachement spécial. Elle a lieu entre personnes du même sexe; le contraire est rare.

II. CONDITIONS. — a) La **vertu**. " Il y a trois sortes d'amitié, a écrit Aristote; l'une, fondée sur le *plaisir*, l'autre sur l'*intérêt*, la troisième sur la *vertu* ".

Les deux premières sont fragiles, changeantes, mobiles, comme leurs fondements: le plaisir donne des *compagnons*; l'intérêt réunit des *associés*; le vice et le crime font des *complices*; la vertu seule crée les vrais *amis*, à qui l'on veut du bien, à qui l'on en fait.

b) La **bienveillance mutuelle**, qui amène entre amis la communication des biens de l'âme et du corps: plus on aime, plus on agit. Tout est commun entre eux: joies et tristesses, abondance et privation: car notre ami est un autre nous-même. De là, ces adages de sagesse:

" L'absence est le plus grand des maux. " LA FONT. (IX.2).

" Mon dessein, en prenant un ami, c'est d'avoir pour qui mourir. " SÉNÈQUE.

" Virgile est la moitié de mon âme. " HORACE.

" Il y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres. " LA BRUYÈRE (IV. 1.)

“ Lorsque mon ami rit — a dit quelqu’un — c’est à lui à m’apprendre le sujet de sa joie; lorsqu’il pleure, c’est à moi à découvrir la cause de son chagrin ”.

“ J’ai renoncé à l’amitié de deux hommes; l’un, parce qu’il ne m’a jamais parlé de lui; l’autre, parce qu’il ne m’a jamais parlé de moi ”. CHAMFORT.

c) **L’habitude**, par un certain commerce, une certaine fréquentation suivie, afin de la faire naître et de la conserver. C’est la constatation de l’expérience, en harmonie avec notre nature.

“ L’amour naît brusquement, sans autre réflexion, par tempérament ou par faiblesse... L’amitié se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d’esprit, de bonté de cœur, d’attachement, de services et de complaisance dans les amis, pour en faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment une belle physionomie ou une belle main! ” LA BRUYÈRE.

Avec lumière et choix cette union veut naître;

Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître.

MOL. *Misant.* 1. 2.

“ Les chemins de l’amitié se couvrent de ronces, quand ils ne sont pas fréquentés. ” CHATEAUBRIAND.

III. **AMITIÉS CÉLÈBRES.** — David et Jonathas — Achille et Patrocle — Oreste et Pylade — Lélius et Scipion — Cicéron et Atticus — Horace et Virgile — Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze — Roland et Olivier — Montaigne et la Boétie.

## B. — L’Amour.

I. **ÉLÉMENTS** — a) La **préférence**, car choisir, c’est préférer une personne à une autre, quels qu’en soient les mobiles. — Il faudrait que cette préférence fût raisonnée, après être sentie, sinon l’on forge des chaînes qui peuvent meurtrir et tuer.

b) Le **dévouement**, car se dévouer, c’est se donner soi-même de cœur à la personne affectionnée.

c) **L’union**, car il faut réciprocité de pensées, de vues, de désirs, de sentiments, de vouloirs: ce qui ne s’aperçoit guère, quand on porte le bandeau aveuglant de l’amour. L’inexpérience naïve et candide en mène beaucoup à l’erreur, à la méprise, au malheur.

II. **ESPÈCES** — a) **L’amour sensuel**, qui est l’instinct grossier et animal. — Ce n’est pas l’amour, *sentiment* noble de l’âme raisonnable et immortelle, éclairé par l’intelligence et le jugement, par la foi et l’espérance divines.

C’est un crime au romancier de le peindre, une honte au dramaturge de le représenter, une infamie au peintre et au graveur de le reproduire, un scandale au mondain de le poursuivre, d’en parler, de le propager. Tous les forfaits, suicides, homicides, tous les deuils et toutes les douleurs cachées ou publiques en relèvent.



b) **L'amour rationnel**, réglé par la raison. L'instinct sensuel est mal-propre et trop vil, l'attrait sensible pour la beauté réelle ou imaginaire est trop capricieux, pour produire autre chose qu'une passion éphémère, décevante, avilissante.

Le véritable amour met au-dessus de tout les qualités intellectuelles et morales, la beauté et le rayonnement de l'âme. C'est là ce qui rend capable de goûter la joie dans les sacrifices qu'il s'impose pour l'être aimé, de supporter les froissements inévitables, de survivre aux charmes extérieurs qui s'évanouissent fatalement.

" Il n'aime plus cette personne qu'il aimait il y a dix ans. Je crois bien: elle n'est plus la même, ni lui non plus. Il était jeune et elle aussi; elle est tout autre. Il l'aimerait peut-être encore, telle qu'elle était alors ". PASCAL. *Pens.* V. 31.

## II. — Inclinations domestiques.

2. La **famille** est, de tous les groupes formés par les hommes, le plus naturel, celui qui sert de fondement à la société.

Les **inclinations domestiques** — ou *affections familiales* — sont celles qui rapprochent les personnes unies par les liens du sang. Elles prennent autant de physionomies que la famille fait naître de relations diverses entre ses membres.

I. **CARACTÈRES.** — Ces inclinations sont :

a) **Naturelles**, réclamées et imposées par l'instinct, la raison, la conscience, par Dieu qui est le créateur de tous. On dit de ceux qui résistent à cette tendance native qu'ils sont des enfants ou des parents *dénaturés*.

b) **Distinctes**, car chacune des inclinations a son essence propre, et l'une peut exister sans l'autre. Ainsi un père, une mère peut aimer un enfant, et celui-ci se montrer ingrat et sans amour.

c) **Désintéressées**; la vraie mère aime son enfant pour lui-même, moins que pour soi.

II. **ESPÈCES.** L'on distingue l'amour

1) **Conjugal**, qui consiste dans un sentiment unissant deux personnes libres et intelligentes, qui se sont données l'une à l'autre, pour fonder une famille et se perfectionner mutuellement, pour élever leurs enfants.

La Bruyère a lancé ce trait d'esprit: — "*Ne pourrait-on point découvrir l'art de se faire aimer de sa femme?*"

Il est loisible de répondre à cette question — et à celle qui lui est réciproque — que l'Évangile seul contient et enseigne " cet art ".

2) **Paternel et maternel.** C'est l'affection conjugale s'épanouissant sur les berceaux. De toutes, c'est la plus :

a) *vive*, plus forte chez le père, plus tendre chez la mère;

b) *durable*, car elle se prolonge au delà des besoins de l'enfant;

c) *désintéressée*; l'enfant ne peut rendre de services égaux à ceux qu'il a reçus. — Que d'ingrats et de monstres cette assertion condamne aujourd'hui!...

Par malheur, cet amour, en vertu de sa vivacité même, est sujet à l'aveuglement. — " Mes petits sont mignons " a dit le fabuliste; il est vrai qu'il ne parlait que des êtres sans raison. Pourquoi faut-il que tant de parents abdiquent leur raison, abaissent ce sentiment à la hauteur d'une sensation perpétuelle?

3) **Filial**; d'abord physique et sensuel chez le petit enfant, se perfectionne ensuite et s'épure avec l'éveil de l'intelligence et avec l'affinement de la sensibilité. L'adolescent entend mieux ce qu'il doit à ses parents, ce que, à leur tour, ceux-ci sont en droit d'attendre de lui de respect, de reconnaissance, d'amour. Avec l'âge, il devient de la *déférence*.

Cet amour — *piété filiale* — est moins fort que le paternel et le maternel: les parents ont besoin d'un dévouement à toute épreuve, pour achever l'œuvre longue et difficile de l'éducation physique, intellectuelle, morale, religieuse. L'adage est vrai: " L'amour ne remonte pas, mais il descend. "

4) **Fraternel**, amour réciproque des frères et des sœurs. Rien n'est plus juste, puisque, ayant tous les mêmes objets d'affection, ils sont unis par les mêmes devoirs, par la même éducation, par la même vie commune. La nature fait pour eux ce que le libre choix fait dans l'amitié: le frère ou la sœur est un *ami naturel*.

Aussi bien les divisions entre eux nous révoltent plus que les haines entre personnes étrangères. C'est " l'union intime qui fait la force ", et le bonheur des familles.

" *Il faut porter son velours en dedans, c'est-à-dire montrer son amabilité de préférence à ceux avec qui l'on vit chez soi.* " JOUBERT. *Pensées*.

(à suivre).



## SUPPLEMENT.

No. I.

## BIBLIOGRAPHIE.

"LES ASPIRATIONS", *Poésies canadiennes*,—grand et beau volume in-8, récemment publié par M. W. CHAPMAN. Prix \$2.00, l'unité ; pris en nombre, l'on fait des réductions.

L'ode qui suit sert de pièce de "frontispice" au superbe monument que le poète vient d'élever en l'honneur de sa patrie et de son nom. Il n'est pas de bibliothèque de famille qui ne s'honore de la présence de ce recueil de *Poésies Canadiennes*, où l'auteur a mis son esprit, son talent, son cœur, son âme tout entière de Canadien-français.

## A MES DEUX MÈRES.

Mère, au bord de ta fosse, où l'oiseau vient chanter,  
Sens-tu mon pied fouler le sol que mai parfume ?...  
Avant de terminer, mère, un dernier volume,  
Je suis venu, d'un pas ému, te l'apporter.

Mère, dans ton cercueil, reconnais-tu ma voix ?...  
Avant d'ouvrir mon livre au grand souffle des cimes,  
Je suis venu t'offrir l'hommage de ses rimes,  
Certain que tu m'entends, certain que tu me vois.

Mère, écarte un moment le snaire qui cache  
Ton front dont les rayons éclairaient mon chemin,  
Ouvre tes yeux et prends ces feuillets dans ta main :  
La pudeur et la foi n'y verront pas de tache.

Lis ces vers où mon âme a versé tout son feu,  
Et sur qui sans danger s'abaisse l'œil des vierges.  
Quelques-uns sont éclos à la lueur des cierges,  
Presque tous sous l'éclat du grand firmament bleu.

J'ai fait dans la retraite un livre austère et chaste ;  
J'ai chanté pour le Christ et pour la vérité,  
J'ai mis dans mes accents toute la probité  
Qu'épancha dans le mien ton cœur enthousiaste.

J'ai chanté pour l'art saint et pour les saints autels,  
Malgré la surdité coupable de l'époque.  
J'ai chanté le passé que notre histoire évoque,  
J'ai chanté des aïeux les labeurs immortels.

J'ai vanté les splendeurs de la rive natale,  
Que ton âme d'artiste aimait avec fierté ;  
J'ai dit de ses forêts la sombre majesté,  
Et de ses ciels d'hiver la froideur idéale.

J'ai loué les vaincus non moins que les vainqueurs ;  
 J'ai fait parfois pleurer, bien rarement sourire ;  
 Pour aider les souffrants, souvent avec ma lyre  
 Je suis allé frapper à la porte des cœurs.

Dans mon livre j'ai mis ce qui pouvait te plaire ;  
 Baise-le maintenant ! Oui, daigne le bénir,  
 Pour qu'il vive à jamais, et dise à l'avenir  
 Que ton fils t'adorait, ô ma mère ! ô ma mère !

## II

Et toi, mère patrie, entends-tu mes accents  
 A travers l'Océan que le printemps caresse ?...  
 J'irai bientôt fouler ta vive enchanteresse,  
 Boire aux flots de ton art aux jets éblouissants.

France que je chéris, dont le nom seul m'enivre,  
 M'entends-tu te parler, malgré l'éloignement ?...  
 Sans cesse fasciné par ton rayonnement,  
 Je franchirai la mer pour te porter mon livre.

J'ai voulu dans mes chants célébrer ta fierté,  
 Exalter les combats qui t'ont faite immortelle,  
 Les saints devoirs remplis par ta force ou ton zèle  
 A la gloire du Christ et de l'humanité.

Je n'ai pas le luth d'or de tes bardes, ô France,  
 Je n'ai pas leur parler si sonore et si doux ;  
 Je suis un peu sauvage, et te prie à genoux  
 De jeter sur mon livre un regard d'indulgence.

J'ai chanté comme chante, à l'ombre du saint lieu,  
 Le Lévitte naïf à la voix indécise,  
 Comme chante le flot, comme chante la brise,  
 Comme chante l'oiseau de bois tourné vers Dieu.

L'or de ma poésie est encor dans la gangue ;  
 Je n'ai pu ciseler le métal vierge et pur.  
 Je ne réclame aussi, moi, le poète obscur,  
 Que le mérite seul d'avoir appris ta langue.

Mais, en t'ouvrant bientôt mon livre, je saurai  
 Te bien prouver qu'aux champs lointains du nouveau monde  
 Ta race a conservé ta sève si féconde,  
 Et ton souvenir reste un souvenir sacré :

Que, malgré la conquête et malgré l'arbitraire,  
 Nous n'avons, Canadiens, désespéré jamais,  
 Qu'aux bords du Saint-Laurent, sous l'étendard anglais,  
 Tes fils t'aiment toujours, ô ma mère ! ô ma mère !

Est-il un prélude qui introduise plus naturellement un thème symphonique? L'auteur, dans le choix du titre, a été deux fois heureux: *A mes deux Mères*, à celle qui l'a bercé de ses chants, au matin et au soir de l'enfance; — à celle qui a versé des pleurs et du sang sur le berceau de la colonie canadienne!... Belle préface, dédicace inspirée, jaillissant des profondeurs de la gratitude filiale et de l'amour patriotique à la fois.

Si le nom anglo-saxon de l'auteur des *Aspirations* provoque la surprise et suggère l'incompétence, l'une et l'autre s'évapore soudain en présence de la mère, Canadienne-française, "au cœur enthousiaste", "à l'âme d'artiste", laquelle a "épanché" dans le cœur et l'âme de son fils, avec "la probité", la religion et la belle langue de la "mère patrie". Les "deux mères" s'associent donc, dans cette ode, par les plus intimes fibres de l'amour qui vibrent de concert, sous le souffle de l'enthousiasme poétique.

## I.

Dans neuf stances, aux rimes riches et variées, l'auteur évoque la mémoire de sa "mère, au fond de la fosse, dans le cercueil". C'est là, au cimetière, que "d'un pas ému", il apporte "un dernier volume"; à elle, il vient "offrir l'hommage de ses rimes".

Quelle œuvre? est-ce un drame, un opéra, une épopée, une comédie? Nullement: c'est une *épopée lyrique*, si l'on veut, où "son âme a versé tout son feu", "feuilles" qu'il l'invite à "prendre dans sa main".

Résumant cette œuvre lyrique, prévenant toute appréhension maternelle, le poète a chanté tout à tour la *religion* et "les splendeurs de la rive natale". Les soixante-sept pièces du volume gravitent à peu près toutes autour de ces deux idées superbes et fécondes. Aussi bien

La pudeur et la foi n'y verront pas de tache...  
Quelques vers sont éclos à la lueur des cierges,  
Et sur eux sans danger s'abaisse l'œil des vierges.

Il est manifeste que la **religion** inspire le poète, puisqu'il "a chanté pour le Christ", "pour l'art saint et les saints autels"

Malgré la sturdité coupable de l'époque.

En preuve, il suffira de lire et de goûter les odes suivantes: *Terre! Luce sub ipsa; Sous la statue de Champlain; Le Vingt-quatre Juin; le Missionnaire; la Grande Nuit...*

L'**histoire** nationale, aussi bien que la **légende**, inspire le poète qui chante "des aïeux les labours immortels". C'est Cartier et son groupe de braves, criant: *Terre! terre!* C'est "la bannière et la croix... chassant le vieil Esprit des Bois"; c'est Champlain et ses "héros chrétiens",

Qui rêvent d'agrandir la terre des aïeux;

ou encore la magistrale légende des "Invincibles" de Sorel.

Au passé le **présent** donne la main: "rive natale, forêts, ciels d'hiver, froideur idéale", tout est neuf ici, personnel, inédit. Nous aimerions

entendre nos acteurs publics, nos déclamateurs de colléges, nos jeunes pensionnaires, servir à leurs auditeurs les superbes envolées du poète, dans son *Ode à Crémazie, Aux Canadiens des Etats-Unis, Notre langue, Au curé Labelle, A M. le capitaine Bernier, Les derniers des Montagnais, le Niagara, le Radeau, l'Aurore boréale*. . . et tant d'autres au choix.

Les tableaux de mœurs locales se coudoient dans cette partie de l'œuvre, où l'auteur, qui "fait parfois pleurer" sait également faire "sourire" (*La Sucrierie*).



Ce n'est pas tout : M. W. Chapman chante aussi sa *mère patrie*, la "France qu'il chérit, dont le nom seul l'enivre".

S'il "lui a porté son livre", cette oublieuse a dû frémir en lisant des odes, comme *Notre langue, A la Bretagne, Limoilon, France, La Mère et l'Enfant, Navis Patriae, A M. le marquis de Lévis*.

La France, oublieuse du présent comme des séculaires "arpents de neige", lira, dans *Le Missionnaire*, que "la force et le zèle ont rempli les saints devoirs"

A la gloire du Christ et de l'humanité.

La France lira encore que les "Canadiens, malgré la conquête, aux bords du Saint-Laurent, n'ont désespéré jamais, sous l'étendard anglais", que

Tes fils t'aiment toujours, ô ma mère ! ô ma mère !

La *philosophie* elle-même vient en scène et fait entendre ses accents graves et majestueux dans plusieurs compositions de valeur : *La Liberté, La mort n'existe pas, A mon Père*. . .

Tel est le cadre qui sert de fond à ces dessins, ou esquisses sous forme de sonnets, à des tableaux en miniature ou aux dimensions grandioses où souffle l'air, que traversent les gerbes de lumière et qu'embaument les senteurs.

## II.

Aussi bien l'*artiste* se révèle dans l'exécution de son œuvre, laquelle s'échelonne et se déroule comme une riante galerie, à travers les trois cent cinquante pages du volume.

Comme l'architecte, il a su dessiner *la pureté du contour* : ses lignes se profilent nettement, avec sobriété, avec grâce, avec proportion.

Comme le sculpteur, il *réussit le relief* : les traits sont en saillie, les formes sveltes et dégagées, les poses expressives et parlantes.

Comme le peintre, il use à merveille de *ses couleurs* : c'est là, à notre sentiment, où se manifeste le talent de M. Chapman. Son vocabulaire est étendu et riche, précis et sensible, pittoresque et *pictural*. Il arrive souvent que son vers fait tableau, c'est-à-dire qu'il permet de voir les

idées abstraites, les objets, en vertu des métaphores, des images, des comparaisons. La perspective s'allonge sur des plans copiant la nature, ici avec des tons accentués, là avec des demi-teintes. Coloration vive, contrastes, rapprochements d'images différentes jusqu'au chatolement : rien de cru, de dur, de heurté, de mauvais goût.

Comme le musicien, ce qu'il ne saurait peindre et montrer, il tâche de l'évoquer par le son : c'est l'art de la sonorité et de l'harmonie. Selon l'idée à exprimer, selon l'impression à produire, cette sonorité retentit sourde, voilée, douce, harmonieuse, ou bien vibrante, sifflante, saccadée, belliqueuse. Elle traduit ainsi tour à tour la joie ou la tristesse, l'enthousiasme ou la paix, la grâce ou la vigueur, tous les sentiments qui résonnent alternativement aux cordes de la lyre qu'est l'âme humaine.

Si l'on ajoute le rythme de la danse, la cadence et le mouvement, lequel est plutôt grave et lent qu'entraînant et rapide dans l'ensemble des pièces du recueil, l'on aura une perception avantageuse de l'expression des pensées et des sentiments.

Ces appréciations générales se particularisent bien dans l'ode *A mes deux Mères*.

Tout en y dévoilant le procédé, je veux dire la symétrique alternance des deux groupes de strophes, il y a lieu de louer l'artiste de sa façon large et libre de son interprétation. En effet, il compose neuf stances à sa mère défunte, huit à sa mère-patrie ; il expose et résume le contenu de son œuvre plutôt à la première qu'à la seconde ; à celle-ci il adresse des sentiments plus généreux d'admiration, de déférence, de modestie, d'attachement ; à celle-là il fait partager sa douleur filiale, ses confidences, son amour, ses espérances, son patriotisme et sa gratitude, puisque

Dans mon livre j'ai mis ce qui pouvait te plaire,  
Baise-le maintenant ! Oui, daigne le bénir...

La strophe, qui correspond à la période de la prose, se développe, ici, ample, pleine, dans un ordre logique assez apparent, sans monotonie toutefois, car le sens reste parfois suspendu, le vers enjambe au moins trois fois ; toutes choses qui appellent l'intérêt, l'attention, et traduisent le sentiment.

Ce qui aide ainsi à produire ces effets, ce sont les coupes, les constructions régulières, la rime enfin avec ses alternances et ses croisements.

La langue — les mots, les images, les tours, les inversions... — est de belle venue, et M. W. Chapman me paraît tenir une place honorable entre le romantisme sûr et le classicisme pur. Elle est coulante, naturelle, aisée, originale dans le sens de personnelle, sans la prétention échelée de Hugo, mais plutôt revêtue des grâces raciniennes et lamartiennes.

La pensée et le sentiment se fusionnent sous l'image, qui jaillit promptement et propre dans le travail de l'esprit et de l'imagination simultanément. Peut-être faut-il regretter que le poète n'ait aperçu sa mère que dans "la fosse", "dans son cercueil", "sous le suaire qui cache

son front". Son âme est ailleurs: tout chrétien le sait, sans doute. Pourquoi Hugo a-t-il feint de l'ignorer dans la *Prière pour tous*, dans *Les Rayons et les Ombres* (XIV), dans *l'Anc*? Mais Hugo a-t-il jamais cru en Dieu et en Jésus-Christ?...

\*  
\* \* \*

M. Chapman, lui, croit et espère: il le dit et il le chante. Ne lui déplaise, s'il n'a pas le luth d'or des bardes de France", il en a "le parler sonore et doux"; s'il "ne réclame que le mérite seul d'avoir appris la langue" française, il y joint celui de l'avoir bien entendue; s'il se plaît à écrire qu'il "est un peu sauvage", il conquiert d'avance "le regard d'indulgence" qu'il implore "à genoux". Il est vrai qu'il chante

Comme chante le flot, comme chante la brise,  
Comme chante l'oiseau des bois tourné vers Dieu.

Retournant contre lui ses propres assertions, nous lui dirons que

L'or de sa poésie est sorti de la gangue;  
Qu'il a su ciseler le métal vierge et pur;

et nous appréhendons pour lui les lauriers académiques et d'autres: il ne sera plus ni "un peu sauvage", ni "le poète obscur"!

L. LE JEUNE.

## II.

### APRÈS LE COLLÈGE. — HORIZONS INTELLECTUELS.

Deux beaux volumes in-16. Prix: 6 francs franco.

4 francs — treizième en sus — quand on en prend douze: le port à la charge du destinataire.

Horizons!... c'est sous ce titre que M. L. P. de Castegens offre à l'élite, autant qu'à la classe moyenne des sociétés, un trésor de vingt-sept chapitres groupés en deux mignons volumes.

L'ouvrage sort du cœur de l'antique France. En deux années il s'est rangé dans les bibliothèques choisies du Vieux-Monde; il vient maintenant gratifier notre Canada d'une pacifique visite, avec une jeune allure de Moyen-Age — "l'âge si pur" — "*le beau temps jadis*". Que si certains lecteurs trouvaient que "ces pages fleurissent à l'excès un parfum d'antiquité et d'archaïsme", l'auteur ne s'en défendrait point, estimant que le passé valait mieux que le présent, et aimant de tout son cœur vieilles gens et vieilles choses, vieilles idées et vieilles croyances, parce que tout cela lui semble plus voisin de Dieu."

Qu'on permette à la conviction d'un lecteur ravi d'écrire quelques lignes échappées à son enthousiasme et à sa gratitude pour le savant éducateur; mais qu'on lui passe de ne soulever point le voile de modestie qui cache



la situation distinguée et la dignité exquise de l'écrivain. Il n'a point voulu ajouter ses prérogatives au nom gravé sur le livre. — J'en sais plus long pourtant, et puis renseigner ceux qui hésiteraient à vénérer dans l'évidence des chastes peintures et des méditations limpides de philosophie et de poésie, la pureté de la source.

J'ai dit Philosophie et Poésie: — M. de Castegens a su fondre en une incomplex adaptation les deux irréconciliables dans l'opinion de beaucoup, la philosophie et la poésie: le sérieux de la pensée et le semillant de l'imagination.

Philosophe il l'est, le guide, maître en la science de vivre, le contemplatif pratique "aux pensées personnelles, écloses au jour le jour comme d'elles-mêmes et écrites au courant de la plume."

Blanchi dans le travail de penser, il a franchi les étapes de la science qui doit passer du corps à l'idée, de l'idée à l'âme, et de l'âme à Dieu; et dans l'énigmatique antithèse du périssable à ce qui demeure, il a pénétré l'être subtil du temps: "onde qui passe rapide, grondeuse, perpétuellement errante" pour en déduire l'évocation de l'éternité: "roc stable, placide, sûr de son repos, toujours debout à la même place... Vive l'éternité, cet instant qui ne marche pas, ce maintenant immobile et immuable, *Nunc stans!*"

Philosophe il l'est, celui qui a compris dans l'âme s'unissant au corps le semblable "d'un bloc de marbre qui a des veines et que nous ne saurions jamais trop ébaucher, tailler, sculpter... Lorsque les coups de ciseau du divin ouvrier retentissent jusqu'aux fibres les plus lointaines de notre être et y produisent des déchirements singuliers, allons-nous crier? allons-nous geindre et nous plaindre? à Dieu ne plaise! La plaie est profonde; la douleur est vive; tant mieux! C'est signe que le divin artiste fait bien son œuvre et enlève à la statue qu'il façonne les rugosités qui la défigurent." Relisez les pages sublimes qui s'intitulent: "*Vocation littéraire. — Les idées et le style. — Idéal et réalité. — Encore de la lumière. — Personnalité et originalité. — Le travail dans le repos. — Le soir de la vie.*" — Méditez: "*Les saintes Ecritures. — David et les psaumes, — Leurs esthétiques. — Le monde surnaturel. — Savoir pour aimer,*" et vous conclurez que "les saints sont les plus aimants et les plus aimables des hommes" et vous aimerez et vous suivrez les saints "sans aucun effort de votre part, un peu comme la barque qui suit, sans rame ni voiles, le sillage du navire auquel elle est attachée," — et votre dernier soupir sera le cri de délivrance qui clot le dernier chapitre: "Beau sire Dieu, j'ai cru de toute mon âme: il est temps que je voie!"

Après avoir cité ces quelques lignes glanées, au hasard, dans une moisson d'épis, semblable à celles qui dorment les coteaux de la rude Auvergne, que reste-t-il à dire du poète?

La lyre d'un style simple, clair et grand, a tressailli sous l'archet d'une belle âme. Peintre artiste, observateur exercé, cœur translucide, il a chanté la nature et son ciel, les bois et leurs chansons, l'océan et ses rythmes, les champs et leurs parfums, l'homme et sa déification.

M. de Castegens est poète parce qu'il a senti le beau, "splendeur du vrai."

Heureux le titre: "*Horizons Intellectuels*," qui marque chacune des élévations éparses que domine l'idée de Dieu, formant la cohésion et la trame et "dans chacune desquelles résonne un perpétuel *sursum corda!*"

Le champ des mystères créés, reflet de l'infini, que Dieu abandonna à nos investigations, M. de Castegens l'a exploré, jalonné, orienté et, lorsqu'il a tout lu et tout compris, le lecteur regarde plus haut que le sol, alourdi çà et là d'un chef-d'œuvre d'architecture ou de sculpture, en qui il aurait peut-être borné son idéal de beauté; plus loin même que les murs du sanctuaire des sciences spécialistes: il sonde l'horizon de toute la vie.

Jeunesse de nos belles institutions canadiennes, universités ou collèges, écoles ou pensionnats, voici un conseiller fidèle qui "n'a rien tant aimé, après Dieu, qu'un jeune homme travaillant au sortir du collège, à ennoblir le sang qui bouillonne dans ses veines et les idées qui foisonnent dans sa tête." — Après les fatigues d'une étude trop aride, lisez je vous prie, un chapitre de l'ouvrage dont je vous parle et vous sentirez votre âme monter à Dieu, et votre cœur se gonfler d'amour pour tout ce qui est noble, et vous aurez su quelque chose de la poésie et de la joie d'une vie transfigurée par l'idéal chrétien.

---

### III.

#### L'art de se faire écouter.

Volume in-16. Bloud, Paris, à 3.50

Ce nouveau livre de M. Harmand-Damien a pour sous-titre: "La diction et le geste".

L'auteur se propose de nous enseigner les côtés matériels de l'art de la parole, qui ont certes leur importance. Rien ne sert de dire aux gens des choses vraies, justes, profondes, pathétiques même, — si l'on n'a pas dans sa parole dans son attitude, dans tout son extérieur un je ne sais quoi qui invite les gens à écouter.

Pour mieux se faire écouter soi-même, autrement dit pour rendre son livre plus attrayant, M. Damien l'a illustré de gravures représentant les gestes qu'il juge appropriés à tel ou tel sentiment, à tel passage des discours célèbres. Le lecteur n'a qu'à regarder et à imiter.

Nous conseillons vivement ce volume aux lecteurs, aux professeurs, aux maîtresses de pensionnat.

